Document généré le 1 juil. 2025 16:49

Voix plurielles
Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

Ménard-Roussy, Claire. Raoul, tu me caches quelque chose

Catherine Parayre

Volume 17, numéro 1, 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1069225ar
DOI : https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2486

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Parayre, C. (2020). Compte rendu de [Ménard-Roussy, Claire. Raoul, tu me caches quelque chose]. *Voix plurielles*, *17*(1), 217–218. https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2486

© Catherine Parayre, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ménard-Roussy, Claire. *Raoul, tu me caches quelque chose*. Sudbury : Prise de parole, 2019. 258 p.

Dans son premier roman, Claire Ménard-Roussy réussit l'ingénieuse mise en place de secrets, très tôt révélés, qui demeureront pourtant énigmatiques et sans réponse, à tel point que le récit s'achèvera par un appel à l'aide aux lectrices et lecteurs afin d'en percer le fond : qui est véritablement le bûcheron et trappeur Raoul Denonville, personnage principal arrivé jeune homme dans la petite agglomération francophone de Sturgeon Falls dans l'Ontario, qui s'installe dans une cabane isolée et maintient peu de contacts avec la population ? Au-delà du développement de cette intrigue complexe, l'auteure documente une époque, la première moitié du vingtième siècle, qui a connu la première guerre mondiale et, localement, la colonisation, les chantiers de bois, l'exploitation des fourrures, la construction du chemin de fer et l'ouverture des mines.

Le roman est basé sur une histoire vraie, révélée dans la presse au début des années soixante-dix, qui a surpris (ou pas) les habitants de la localité et qui, à ce jour, n'a pas été entièrement éclaircie. Dans *Raoul, tu me caches quelque chose,* Ménard-Roussy reprend un article paru en 1971 dans *North Bay Nugget*, s'entretient avec des témoins, recherche l'histoire de Sturgeon Falls, fournit quelques photographies et donne une voix (fictive) à Raoul Denonville et aux personnes qui le connaissaient. En outre, l'auteure s'attache à proposer une analyse des raisons pour lesquelles Denonville, déserteur et homme né femme, a trouvé une place, malgré sa solitude, dans un endroit dont il était étranger, et a travaillé durement jusqu'à très tard dans sa vie dans les chantiers de coupe de bois sans que ses secrets ne soient jamais découverts. Dur labeur, vie d'homme dans un milieu entièrement masculin, c'est seulement à l'approche de la mort, lorsqu'il nécessite des soins médicaux, que certaines personnes tenues au secret s'aperçoivent que Denonville est une femme, secret longuement gardé et respecté jusqu'à la date fixée par le prêtre du lieu.

Le respect est précisément le thème qui intéresse l'auteure. Parmi les observations des habitants médusés lorsqu'ils apprennent la nouvelle, elle note, « On a bin d'la sympathie. Une femme qui a gagné sa vie dans le bois toute seule à trapper, quelle misère ! Tu t'imagines qu'est-cé qu'elle a passé à travers » ; ou encore « C'était pas un homme qui faisait aucune vague, y voulait pas être remarqué. On respectait ça ».

Que des hommes s'habillent en femmes pour échapper à la conscription, par exemple lors des guerres napoléoniennes, est rare, mais connu, y compris dans la littérature, mais ce récit

ontarien se complexifie du fait que Raoul n'aurait naturellement pas risqué la conscription s'il avait pu (ou voulu) révéler son identité de femme telle qu'elle est définie par le nom de naissance ou montrée par la vieille robe usée et les chaussures de femme retrouvées après son décès. A lire.

Catherine Parayre